

LA MIXITE PAR LES FLUX ?

F.Moncomble
Publié in Revue « Urbanisme »
N° 340, Janvier 2005

Le point de vue est général : la diffusion de l'urbain et une ville devenue à trois vitesses¹ conduiraient à la généralisation d'une territorialité ghettoïde et ce, au fur à mesure que la classe moyenne élargit son *No man's land* sans relief et sans différence, poussant vers le haut une privatisation de la ville par, en particulier, l'appropriation de ses centres populaires et vers le bas, des zones délaissées. On observerait partout l'obsolescence de l'espace public, de plus en plus privatisé, de moins en moins commun. Ages, genres, milieux, métiers, coutumes et modes de vie seraient de plus en plus voués au monde des mêmes.

Au total, l'unité ne s'atteindrait plus que par l'effacement du multiple ! Et les Cassandre de prophétiser le triomphe de l'économie et de son double : l'individualisme.

Ainsi, l'on en finit plus de gloser sur la fin de la société, la fin du politique ou plutôt de la démocratie comme œuvre sans cesse recommencée de l'unité faible du multiple.

Erreur de lecture ?

La convergence des critiques pointe l'horizon d'une catastrophe, comme si aucune force contraire ne venait s'opposer au mouvement ? La conjonction des fins et leur énoncé alimente une émotion millénariste : la destruction qui s'annonce paraît inéluctable et légitime avec en contre point, une nouvelle révolution. Une avant-garde pointe la partie perdue par avance et l'inanité des politiques, en particulier

¹ Revue Esprit, La ville à trois vitesses, Mars/Avril 2004

celle de la Ville : rien, en dehors d'un bouleversement général ne semble pouvoir sauver la société de son déclin !

En fait, les critiques variées de la mixité sociale s'accordent sur un terrain commun et dominant : le résidentiel périurbain .Le temps des transits et ce qui s'y passe est totalement laissé de côté ! Pourquoi ? Comment peut-on oublier l'insertion et l'accessibilité des lieux ? Ne s'agit-il pas d'un problème quotidien, évident pour tous ?

Suffit-il d'évoquer la quête de mobilité pour en comprendre la sociologie et voir comment la société se décompose et aussi se recompose à partir des transits, en plein trafic?

Mais l'interrogation, à peine posée, risque d'être immédiatement évacuée, tant l'observation rapide et ordinaire ne fait que constater l'individualisme à l'œuvre dans le flux des circulations. La prise en compte de celles-ci ne ferait que révéler une conformité de masse écrasante et caractéristique de la classe moyenne !

Le sentiment d'une globalisation excessive conduit à décliner celle-ci au pluriel, ce qui ne corrige guère l'indifférence en cause.

Peu de travaux s'intéressent en fait aux métamorphoses grégaires, on néglige la nature et les effets des agrégations collectives, comme si du stade au métro en passant par les centres commerciaux tout se ressemblait et de toute manière n'avait, à l'évidence, que des conséquences négatives sur la mixité sociale.

Cette négligence pourrait bien, d'après Philippe Estébe ², correspondre à un rejet des nouveaux modes de vie populaires dès lors qu'ils ne sont pas misérables et par là non dignes d'intérêt !

Ne faut-il pas alors reprendre à zéro l'observation ? Admettre un retour au commencement quotidien de la vie en société, et, par exemple prendre le métro ou quelques transports collectifs, le matin ou le soir, aux heures de pointe.

D'abord observer combien l'individualisme est intelligent des formes et contraintes exercées par le grand nombre. La glisse, l'esquive, le défilé, le piétinement, la presse, le choix du parcours, l'entrée et la sortie sont autant de moment qui présupposent une adaptation, une appréciation instinctive des autres, une stratégie sans cesse reconduite de l'évitement, et finalement l'usage d'une politesse collective qui sous

² Estébe.Ph, Quel avenir pour les périphéries urbaines ?, in Revue Esprit, op cit, p 83,93

le masque de l'individualisme cultive une individualité de composition avec l'Autre le plus commun.

Depuis Jean-Jacques Rousseau, l'ipséité n'est envisagée que par opposition à l'esprit de la multitude. Perception archaïque, sinon bourgeoise de l'expérience de la foule : foules diverses et toujours présentes dans la cité classique qui subordonnaient les pratiques individuelles aux rituels des pratiques collectives. Dans ce contexte l'individuation était directement réglée par la communauté, d'où un jeu de rôle, de positions, de statuts, de corporations, de cercles, sinon de castes, qui fixaient la figure de chacun dans un ordre commun.

On le sait, les carnavaux inversaient les rôles afférents aux statuts ce qui permettait de restaurer l'ordre commun et par-là une mixité sociale caractéristique de la ville classique.

Mais l'esprit de foule a laissé place à l'esprit de masse³: défilement d'une somme infinie d'individus. La masse n'est pas constituée en corps commun, hiérarchisé et articulé autour de statuts, elle est au contraire processus d'atomisation et de mise en flux. A priori son esprit est jugé servile, même par ceux qui s'en veulent les maîtres ou les représentants, la masse c'est le vulgaire ou l'inertie sérielle décrite par Sartre dans La Critique de la Raison dialectique.

Le préjugé exclut toute intelligence.

Pas question de chercher comment la masse se crée : curieusement, non par la dispersion, mais bien par la convergence induite par le flux. Pas question de voir qu'il s'agit d'une sociabilité singulière de la circulation, de la fluidité des densités et des grands nombres. Pas question de chercher comment, au cœur de l'économie, la mobilité générale se traduit en terme de sociabilité .Pourtant la masse est issue du mouvement, de la pratique collective des déplacements et par là, des réseaux physiques, en somme d'une appropriation par tous de la mobilité qui va de pair avec l'affirmation d'une autonomie individuelle .Chaque jour les transits mettent en mouvement et trient l'équivalent de la population française!

La pratique contemporaine rompt avec la communauté enracinée d'antan et projette des caractères obsolètes ou pathogènes sur tout ce qui est trop stable, rigide et fixe. De ce point de vue le sédentaire,

³ Beauchard.J, La puissance des foules, PUF, 1985

celui qui ne bouge pas au milieu des flux, est identifié par tous comme marginal, ou dangereux alors que pour le monde d'hier c'était l'inverse : la menace se fixait dans le mobile, l'errant, le nomade. Ainsi l'individualisme et l'individualité loin d'être l'oubli du collectif, en sont au contraire l'expression paradoxale. Nostalgie de l'espace perdu, l'affirmation solitaire de l'individualité, n'est-elle pas une perversion de la conduite massique et un nouvel avatar de la phobie du multiple? Une retraite romantique du sujet qui se rêve au plus loin des rapports de masse⁴ !

C'est oublier bien vite nos pratiques quotidiennes des flux, les attitudes que mobilisent les transits, et finalement la production de l'individu par les circulations de masse, y compris les dernières-nées sur le Net ! Aujourd'hui le sujet se constitue une individualité sociale, mouvante, adaptée à la topologie des réseaux et non plus à celle du cercle, changement radical de l'urbanité ! Nous admettons que se constitue alors une identité multiple, à plusieurs facettes, suivant la diversité des lieux et des moments. Identité molle, anonyme, des personnes sans nom, qui s'enrichit sans cesse du transit des grands nombres. Finalement l'individu-sujet opposé à la masse est une illusion, ou plutôt une confusion qui rappelle l'ancien temps où l'ipséité n'existait que par opposition à la foule.

Ne fallait-il pas échapper au monstre collectif pour se tenir hors du commun ?

Croit-on échapper à la masse par l'individualisme, que l'on renforce les conduites les plus nécessaires aux transits de la multitude.

Reste alors à reconnaître la mixité sociale inhérentes à ceux-ci.

Mais est-il possible d'échapper à l'idéologie ambiante qui assigne les pratiques populaires au lamento d'un devoir être ou d'un certain misérabilisme ? Tandis que l'état grégaire de la masse et la généralisation de la classe moyenne permettent de noyer la diversité des pratiques spatiales dans l'indifférence froide du périurbain : interprétations catastrophiques qui autorisent l'errance du politique avant que le même regard avant gardiste ne s'en nourrisse ! Ce défaut gravissime de l'identification, qui privilégie le lieu en abhorrant le mouvement et le nombre alimente le fond de commerce de l'extrême

⁴ Urbain.J-D, Paradis verts, désirs de campagne et passions résidentielles, Payot, 2002

droite, qui suivant les anciens repères fixe dans le migrant la menace, et chante les louanges d'une patrie fermée sur elle même.

Ce qui conduit Philippe Estèbe dans son article déjà cité à montrer que les gens du périurbain, ce royaume du *NIMBY* (*Not in my back yard*), souffrent quelque part d'une illégitimité pire, d'une indignité qui a priori les plonge dans l'informe et une marginalité sans borne.

N'est ce pas au nom d'une vision récurrente de la ville classique que les périurbains se trouvent en procès de mixité sociale et mis en défaut de citoyenneté ?

Pour une fréquentation de l'ordinaire

Pourquoi ne pas admettre la mixité sociale du métro, du RER, des trains de banlieue, de tous les transports ? Pourquoi ne pas reconnaître la puissance de la sociabilité inhérente aux trafics ? Si nous considérons la sociabilité comme un mixte de manière d'être et de volonté de faire, simultanément état et comportement qui se distingue tout à la fois comme socialité (ritualité) et conduite politique, alors nous discernons mieux ce qui unit, attache et fait de la variété un tout.

Inscrite dans la répétition et le changement (y compris l'adaptation conservatrice), la sociabilité a donc pour objet la reproduction du lien social, ce qui implique la capacité constante à convertir les différends en accords.

Pour s'expliquer rapidement on choisira ici trois figures du lien social : l'appartenance - l'attraction - l'agrégation. La première est corrélée à l'identité, la seconde se réfère à un champ de force, la troisième renvoie, notamment, à la grégarité telle que déclinée précédemment.

Mais il faut ici apercevoir (et nous y renâclons ordinairement) combien chaque figure comporte en elle son double antagonique : l'appartenance implique l'opposition et la rupture, l'attraction s'effondre dans le vide voire l'errance tandis que l'agrégation s'inverse dans la dispersion.

L'œuvre de la sociabilité se décrit alors comme un mouvement sans cesse recommencé au gré d'un double phénomène d'homogène et d'hétérogène.

Ainsi la mixité sociale comme manifestation de la sociabilité oscille - et nécessairement- sans cesse entre l'entre soi et l'altérité. Paradoxalement cette conduite est particulièrement active dans les trafics .Mais encore faut-il, pour l'identifier, se détacher des représentations négatives issues en particulier de l'Ecole de Frankfort (Adorno, Marcuse) et qui toutes dénoncent la socialité de sujets aliénés, anomiques, d'un homme -masse extro déterminé, et unidimensionnel. Pourtant, pour qui veut bien voir, l'homme -masse d'Ortega y Gasset est bien l'artisan d'un rituel complexe qui intègre la mobilité générale : il s'agit de produire un individu autonome et branché qui reconnaît les contraintes et en joue, se faufile au milieu du plus grand nombre, de la promiscuité et en quelque sorte fait face à une mixité sociale expansive ! Chacun faisant de même, à l'exception des marginaux, la diversité se lisse et acquiert une unité.

Cette entrée en société singulière et méconnue, ce passage du privé au public, avec adoption d'une régularité commune, est initiatique et prend corps au milieu de la presse dans le for intérieur de chacun.

Premier temps : on quitte un voisinage établi, proche et familial (l'entre soi), caractérisé par une mixité sociale faible, pour changer de monde, aux rapports locaux succèdent les rapports anonymes, les relations de proximités laissent place à la rencontre du multiple .Une conduite rationnelle se substitue à la conduite affective, la raison prend les commandes, le connu fait place à l'inconnu, au hasard. Il faut alors se défaire de toute conduite d'attachement ,afficher une indépendance , quitter l'alvéole des relations domestiques et de voisinage au bénéfice de relations abstraites .Les files d'attentes , le tri des portillons , les accélérations , les tassements ,enfin "la glisse" dissolvent toute espèce de rapport personnel .Chacun désormais se tient à distance de l'autre trop proche, se retranche en lui même ; chacun flotte dans sa bulle au milieu des flux, autonome et dissocié, et dès cet instant intègre le transit du multiple. L'apprentissage se fait ipso facto, d'une multi appartenance faible, caractéristique d'une mixité sociale élargie.

Banale et quotidienne l'expérience est essentielle pour la cité puisqu'elle entraîne chacun dans la conversion du multiple en une unité issue de l'agrégation et des rythmes collectifs ; bref un sentiment de permanence invisible se cache au cœur des flux.

Séparation, mise en marge, agrégation organisent quotidiennement comme autant de rites de passage, une procédure symbolique d'entrée en société. Le corps à corps d'une mixité sociale de masse se constitue en médium de conduites et de valeurs soumises aux prescriptions des réseaux et des flux. L'attraction sociale jadis centripète laisse place à une attraction générale sociofuge, clef impensée de l'urbanité dite "périurbaine"!

Reprenons autrement l'observation.

Mouvement général : 8 heures du matin , Gare de Lyon , La Défense , Montparnasse , la machine tourne à plein , trie , oriente et distribue un même uniforme à chacun , même conduite , même cadence , même masque. Chorégraphie de l'aliénation, affirment tous ceux qui s'attachent au paradigme sédentaire : ces hauts lieux de l'échange rapide, soumis à la presse des employés appellent en effet et le plus généralement une lecture « classiste » : même élan au coude à coude, même domination .Même revendication égalitaire, pas d'écart, celui qui va à l'encontre est vite déporté !

Mais, paradoxe : le flot matinal des travailleurs tire sa puissance, non de la solidarité de chacun, mais de l'indifférence de chacun envers tous, gage de fluidité et de survie ! Même présence-absence généralisée des corps qui permet la conformité apparente nécessaire à l'écoulement, même politesse, même dédoublement protecteur de la personnalité, même jeu de la double vérité propre à tous les partis de masse .Quand au milieu des plus grands nombres l'effet d'homogénéité est maximum, un courant irrésistible se forme qui tire sa force de la fuite de chacun. Ce corps à corps silencieux et épais est sociofuge : nul ne peut s'opposer à l'écoulement. L'instant est oppressant : à haute intensité la mixité sociale inspire un désir unanime de libération, exaspère une volonté d'autonomie, un égoïsme vital .Chacun affirme un droit semblable à son voisin et à tous ! Pas question de se laisser marcher sur les pieds : égoïsme sacré si souvent mis en procès et pourtant savoir vivre au milieu des autres !

Autre expérience, dans n'importe quel centre commercial régional : se laisser aller, suivre les autres, faire quelques achats. Ici le déplacement est moins déterminé , regard sur les vitrines mais aussi sur les autres , les styles et l'allure .Le désir investit l'immédiat , le flottement , une divagation discrète : jeux de miroir avec les identités, les vêtements ,

le "look" des variations sans fin de l'apparence .Nouvelle expérience de la mixité sociale, encore une fois en trois temps : détachement du monde extérieur - errance – agrégation- achat et sortie rapide .On entre dans la société dionysiaque du marché : attraction centripète – métamorphose-comparaison-évaluation -argent/dépense-souscription/affiliation.

Ici, on signe une appartenance, au gré de l'attraction on se découvre des besoins/désirs, on s'investit dans le marché des signes, on s'incarne dans une identification croisée au milieu des autres. Une société fluide et mimétique qui s'interprète comme double de la société des flux : ici, chacun s'empare des produits du jour , de la mode , le plus souvent rien qu'avec les yeux , multi- appartenance fantasmatique, rêvée et tout en même temps rituel puissant d'intégration.

Temps et situations de l'entre-deux et de l'entre-temps où se joue la rencontre des autres et l'usage des codes qui en permettent l'accès, au cœur de tous les trafics.

Comment alors justifier leur mépris ?

Perspective...

Dogme consensuel ou tour de passe -passe, en tous les cas impératif catégorique de la République, la mixité constitue le pivot le plus affiché de la politique de la ville. Il n'est pas ici question d'ouvrir un débat de plus à son sujet mais bien d'en décrire les formes escamotées et pourtant présentes dans tous les espaces publics de nos sociétés urbaines émergentes.

C'est ce point aveugle du regard qui justement reste à construire : constater certes que l'ordre individuel privé a déconstruit l'espace public en le subordonnant aux lois de la mobilité. Que sont devenus les espaces publics aujourd'hui ? une zone, une place d'aménagement, un hall de gare, une administration. La forme est vague, multiple, on évoque par là un espace ordonné, plus ou moins fréquenté par tous, anonyme, associé à une organisation bureaucratique, soit au final un milieu indéfini, peu attractif, caractérisé par sa connexité et la variété des flux traités. L'idée de public est devenue confuse, quasi obsolète, comme délocalisée sans plus de rapports avec les notions d'ordre

commun (régularité, homogénéité), déliée de tel ou tel lieu, informe et désymbolisée pour tout dire

Pourtant on a rappelé par exemple combien cet espace des transports si méprisé, se constitue en haut lieu de l'acquisition des valeurs collectives par adhésion au rythme de masse, soumission à la signalétique, acceptation d'un même code, reconnaissance d'un bien commun et finalement mise en conformité de soi aux autres. Mais ces hauts lieux du lien civil sont couramment réduits, du moins dans leur lecture, à leur fonctionnalité première et abandonnés aux seules forces reconnues de police. La gare ou le péage autoroutier sont ainsi traités comme des entrées de parkings. Rarement, l'architecture y symbolise la centralité du lieu au regard de la Cité, de son histoire et de sa mémoire, aucune identification commune n'est instillée.

Mais La Défense esquisse un mouvement contraire. Là, entre le centre commercial des Quatre Temps et les gares SNCF-RER-Metro et Routière, plusieurs centaines de milliers de piétons défilent suivant les jours. Là, au milieu de tous les trafics, sans fanfare ni trompette, une même vision s'impose, au passage devant l'arche de la Défense, qui inscrit chacun dans la perspective Grande Armée- Arc de Triomphe – Concorde : passage subreptice du temps événementiel au temps long, de l'attraction sociofuge à l'attraction centripète, du multiple à l'unité. Faut-il rappeler que c'est ce même point de vue qui seul a permis l'invention récente du désormais fameux *axe historique parisien*.

Ici, la conscience grégaire et individuelle des circulations fait place à l'identification de la Capitale, en un instant, pour un instant, chacun se trouve au cœur de l'histoire : petite métamorphose essentielle induite par l'espace public.

Redisons le, la mixité dont il est ici question se fabrique dans la mobilité générale : elle existe et résiste, lovée et inaperçue dans le Nous de ces métamorphoses grégaires, au cœur de la dialectique de l'Un et du Multiple de l'individualisme de masse, entre bulle et flux, entre privé et public.

Puisse t-on enfin y prêter attention!

Françoise Moncomble
Université de Paris 12

